

*LES DIALOGIQUES DU MEMORIAL DE CAEN*

Cycle 2016

Premier semestre

Cycle : Réflexion sur la civilisation numérique

par Charles-Edouard Leroux

[celeroux@orange.fr](mailto:celeroux@orange.fr)

Réflexion sur la civilisation numérique : 1. Les enjeux culturels

Parvenues au stade de la numérisation globalisée, nos existences individuelles et collectives atteignent un degré d'artificialisation inédit qui investit les moindres faits et gestes de nos vies quotidiennes. Sommes-nous condamnés désormais vivre à vivre dans la perspective d'un désastre programmé ou bien serons-nous en mesure de convertir les hyper technologies en moyen d'épanouissement ?

---

Parmi les métamorphoses majeures qui affectent nos sociétés jusqu'à mettre en cause les multiples héritages à partir desquels nos mémoires heureuses et malheureuses tentent de construire un avenir à la hauteur de ce que nous voulons préserver et promouvoir, il nous faut désormais compter l'avènement de la *civilisation numérique*. La formule même de *civilisation numérique* peut sembler quelque peu emphatique, dans la mesure où elle laisse entendre que des algorithmes et des programmes informatiques associés à des machines sont susceptibles d'affecter de façon durable non seulement la vie matérielle des individus et des groupes, mais encore les langues et les cultures, en somme l'ensemble des représentations qui légitiment, ordonnent et rythment le devenir des sociétés. Pourtant, l'avènement du numérique constitue, ainsi que l'analyse très bien Rémy Rieffel<sup>1</sup>, non seulement une révolution technologique assimilable à une troisième révolution industrielle, après celle de la machine à vapeur et du chemin de fer, et celle de l'électricité et du pétrole, mais en outre une rupture anthropologique et culturelle susceptible de mettre en jeu la manière même dont se construisent, à l'échelle de l'humanité, les valeurs constitutives de ce que la tradition philosophique appelle *la nature humaine*.

La *question de la civilisation numérique* oblige donc en premier lieu à « *(re)penser la technique* », pour reprendre la formule d'Andrew Feenberg<sup>2</sup>, philosophe américain dont la réflexion critique sur les technologies de l'Internet constitue l'une des pensées de tout premier ordre en matière de numérique, à

---

<sup>1</sup> Rémy Rieffel : *Révolution numérique, révolution culturelle ?* 352 p., Folio actuels, 2014.

<sup>2</sup> Andrew Feenberg (né en 1943) : *(Re)penser la technique* (1999). 240 p. La Découverte, 2004. Cet ouvrage est téléchargeable (gratuitement) sur <http://journaldumauss.net/IMG/pdf/Feenberg.pdf>

l'âge de l'écologie politique. Permettez-moi de rappeler au passage que « *la question de la technique* » occupe une place majeure en philosophie à toutes les époques, mais singulièrement depuis la constitution de la science moderne et l'avènement du *machinisme* cartésien à l'orée du XVIIe siècle. Au-delà de la révolution industrielle à l'œuvre au cours des XVIIIe et XIXe siècle, cette même « *question de la technique* » a donné lieu à des interrogations dont nous pouvons deviner l'urgence avec l'ampleur de la Guerre de 14-18, puis à propos de la Shoah et après les tragédies atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki. La pensée de Martin Heidegger, qui prononce dès 1949 une première conférence intitulée *La question de la technique*<sup>3</sup>, occupe une place centrale dans le champ intellectuel tout au long des trois décennies qui suivent le second conflit mondial. A la même époque, Jacques Ellul nous a rendu accessible ce débat difficile en publiant dès 1954 des réflexions qui ont passionné un large public et tracé le premier sillon de ce qui deviendra « la question écologique »<sup>4</sup>. Ces remarques sont faites pour vous suggérer d'une part que nos impressions et nos réflexions sur la révolution numérique s'inscrivent dans une histoire de la technique et de la philosophie de la technique, et d'autre part constituent peut-être quelque chose de si radicalement nouveau que les enjeux en sont certainement plus profonds et plus graves encore. Non que je mette en concurrence les tragédies des Guerres mondiales et de la Shoah avec le question présente du numérique, d'autant que l'ampleur de la révolution numérique ne fait peut-être qu'accélérer et confirmer « l'enjeu du siècle », pour reprendre la formule de Jacques Ellul. En tout cas, nous devons savoir gré à un philosophe comme Bernard Stiegler de nous aider à reprendre et à poursuivre « *la question de la technique* » là où précisément elle met en jeu nos mode de vie, nos univers de représentation et de socialité, ainsi que nos manières de nous lier au passé et à l'avenir – je veux parler du numérique, auquel est suspendu par son ampleur l'avenir de nos sociétés. Les publications de Bernard Stiegler sont relativement nombreuses. Je mentionnerai seulement pour l'instant un ouvrage à associer à la réflexion qui est la nôtre : *Réenchâter le monde : la valeur esprit contre le populisme industriel*<sup>5</sup>. Et au passage, pour ceux que préoccupe la question scolaire à l'heure des nouvelles technologies : *L'Ecole, le numérique et la société qui vient*.<sup>6</sup>

Il est à craindre en effet que le développement du numérique associé à la mondialisation fasse du capitalisme parvenu au stade hyper industriel un Léviathan, ce monstre marin légendaire que plusieurs passages de la Bible présentent comme une puissance susceptible d'engloutir des masses d'hommes et tout ce qu'ils ont créé... Il convient précisément de (re)penser la technique à l'âge du numérique mondialisé pour ne pas laisser le système technique mondialisé absorber le monde de l'esprit, les valeurs et la démocratie. Dans la suite de toutes les sagesses qui ont confronté la conscience humaine au

---

<sup>3</sup> Martin Heidegger (1889-1976) : *La question de la technique* (1949, publiée en 1954). Reproduit dans *Essais et conférences*. 349 p., TEL/Gallimard.

<sup>4</sup> Jacques Ellul (1912-1994) : *La technique ou l'enjeu du siècle* (1954). Réimpression Economica, 2008.

<sup>5</sup> Bernard Stiegler : *Réenchâter le monde : la valeur esprit contre le populisme industriel*. Champs Essais, 176 p.

<sup>6</sup> Denis Kambouchner, Philippe Meirieu et Bernard Stiegler : *L'Ecole, le numérique et la société qui vient*. 220 p. Fayard/Mille et Une Nuits, 2012.

développement des techniques pour maintenir l'homme « maître et possesseur de l'univers », pour reprendre la formule de Descartes, il s'agit de réfléchir sur la civilisation numérique pour en tirer le meilleur et en maîtriser, si cela est possible, les effets destructeurs de nos identités personnelles et collectives, effets destructeurs dont nous ne manquerons pas de dresser l'inventaire. Ce sera l'objet de notre deuxième rencontre que j'ai intitulée *Les périls mémoriels*, notre troisième rendez-vous consistant à envisager la manière dont la civilisation numérique pourrait se concilier (ou réconcilier avec) l'éthique et avec la politique. Ce n'est en somme rien moins que l'avenir de notre humanité qu'il s'agit de préserver.

Mais il s'agit en un premier temps de dresser un inventaire de l'état de civilisation, le nôtre, l'actuel, que l'on qualifie de numérique, ce que je signifie par *Les enjeux culturels*. Aussi alarmant ou aussi enthousiasmant que nous semble l'état présent des choses, aussi jubilatoire ou aussi exaspérante et parfois même angoissante que nous soit l'introduction du numérique dans nos modes de vie et dans nos habitudes, je voudrais que nous suivions la recommandation de Spinoza aux premiers chapitres de son *Traité politique* : « *Non ridere, non lugere neque detestari sed intelligere* », « *Ne pas rire, ne pas déplorer, ne pas détester, mais comprendre* »<sup>7</sup>. « *Comprendre* » : attitude difficile à tenir en particulier pour qui a le sentiment de voir les technologies numériques envahir nos vies quotidiennes et dévaster le fragile équilibre de nos esprits devenus déjà la proie de la publicité et de la consommation.

Pour *comprendre*, il convient d'abord de relier l'émergence du numérique à ce que Mathieu Triclot a appelé « *le moment cybernétique* »<sup>8</sup>. Il s'agit d'un mouvement scientifique qui se constitue à la fin des années 40 et vise à intégrer à l'informatique et à la théorie des télécommunications mises au point pendant la seconde guerre mondiale, les disciplines scientifiques qui concernent le vivant, la société et l'esprit (en somme, sciences biologiques, sciences sociales, neurosciences). Les moins savants d'entre nous ont acquis une familiarité avec des mots comme programmes, machines, réseaux, missiles, cerveaux, sociétés, protéines, messages, contrôle, ce qui indique que le *discours de l'information*, entendu comment théorie physique et technique, s'est immiscé dans toutes nos discussions à propos de l'informatique et des réseaux bien sûr, mais aussi dans les sciences du vivant, les sciences de l'homme et de la société.

Issu de ce *moment cybernétique*, le terme de *réseau* nous est devenu familier au point d'investir bien des aspects, si ce n'est la totalité, de notre vie quotidienne. Antérieurement à son intégration aux théories informatiques et aux télécommunications, le terme de *réseau* a lui aussi une histoire dont rend compte Pierre Musso dans un ouvrage intitulé *Critique des réseaux*.<sup>9</sup> Avant de devenir l'objet de culte contemporain du mouvement, du passage et de la connexion, avant d'accéder au rang de nouvelle divinité, divinité technicienne dont Internet ne serait qu'une des miraculeuses apparitions, le *réseau* (du

---

<sup>7</sup> Spinoza (1632-1677) : *Traité politique* (1677). Folio essais.

<sup>8</sup> Mathieu Triclot : *Le moment cybernétique*. La constitution de la notion d'information. 422 p., Champ Vallon, 2008.

<sup>9</sup> Pierre Musso : *Critique des réseaux*. 364 p., PUF, 2003.

latin *retis* ou *retolius* qui a donné *réticulaire*) apparaît au XVI<sup>e</sup> siècle dans la science anatomique, désignant, sous la plume d'Ambroise Paré « *le petit plexus ou lacis de vaisseaux entourant la glande pituitaire* »<sup>10</sup>. Réseau est d'ailleurs à l'origine le diminutif de *rets*, qui est d'abord (au XIII<sup>e</sup> siècle) un petit filet destiné à attraper les oiseaux (sic !) et désigne rapidement tout tissu formé de mailles (pensons à *résille*, XVIII<sup>e</sup> siècle) et, au sens figuré, tout « *ensemble de choses abstraites emprisonnant peu à peu l'individu* » (sic !). Toujours selon le *Dictionnaire historique de la langue française*, au-delà de la langue médicale, anatomie et physiologie, le terme de réseau va recevoir, après 1850 (précisément en 1862), le sens sociopolitique d'un « *ensemble de personnes en liaison entre elles* » (parfois *clandestinement*, ce qui n'est pas sans suggérer un rapprochement entre réseau et complot...). Mais ce qui résulte de l'observation de la langue, c'est la prolifération du concept de réseau dans de nombreuses disciplines, avec toujours cette analogie des lignes entrecroisées. Il me paraît essentiel d'insister sur l'usage du terme de réseau autant pour désigner les voies de communication reliant les régions d'un pays (*réseau routier*, aujourd'hui *autoroutier*, 1849) que pour qualifier les voies de communication télégraphiques (1849), puis téléphoniques (en 1879). Par métonymie, le terme est usité à la même époque (1870) pour désigner l'ancienne division administrative des chemins de fer français (*réseau ferré*), métonymie appliquée au début du XX<sup>e</sup> siècle à l'ensemble des lignes aériennes (*réseau aérien*), ainsi qu'en géographie (*réseau fluvial*), et même en biologie avec l'apparition du *réseau nucléaire* (1904). Après la télévision et le commerce, le XX<sup>e</sup> siècle va appliquer le terme à l'informatique, lui donnant même l'importance qui fonde notre réflexion présente. Que ce soit donc de manière analogique ou métonymique, l'inflation du terme de réseau peut apparaître comme un indice de la modernité en ce qu'elle est associée à la technique et à une certaine manière d'interpréter le réel depuis l'aube de la révolution industrielle, autrement dit depuis les Lumières. D'où la formule précieuse de Pierre Musso qui fait du réseau « *un sac à métaphores* ».

Dans mon inventaire, nous n'avons affaire jusqu'à présent qu'à des *réseaux techniques*, du moins si je mets à part le sens sociopolitique de réseau comme organisation de personnes constitué dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce n'est donc pas un hasard si le même Pierre Musso, dont je viens de mentionner l'ouvrage intitulé *Critique des réseaux*, a établi le lien, dans une thèse très éclairante, entre les politiques présentes des télécommunications et l'imaginaire social et libertaire des utopistes du XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>11</sup>

Je reviendrai à ce lien entre technique et politique lors de notre troisième rencontre qui sera précisément consacrée à la démocratie dans la civilisation numérique. Mais il convient d'abord de s'arrêter sur la formule de *réseaux sociaux*, si usitée actuellement.

Compte tenu des réflexions qui précèdent, il me semble qu'il ne va pas de soi d'associer l'adjectif *social* à la notion technique de *réseau*. La notion de réseau suggère quelque chose de stable et de structurant,

<sup>10</sup> Le Robert, *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction de Alain Rey. Tome 3, article *Rets*.

<sup>11</sup> Pierre Musso : *Télécommunications et philosophie des réseaux. La postérité paradoxale de Saint-Simon*. 396 p., PUF, 1997.

or les relations que les individus ou les groupes entretiennent sur le net ne sont pas forcément régulières ni fréquentes, elles sont même souvent éphémères. Les sociologues nous ont bien sûr appris qu'il y a des lois sociologiques qui déterminent les relations entre les individus, mais il y a aussi beaucoup d'échanges éphémères ou occasionnels dans la vie sociale. Comme y insiste Eric Guichard, philosophe et anthropologue de l'Internet, l'analogie du social avec le réseau ne fait véritablement sens que là où se constituent des relations pertinentes pour se représenter les fonctionnements d'un groupe ou d'une société, autrement il s'agit d'un *abus de langage*. L'engouement passager ou l'échange éphémère dont les publicitaires et les médias nous vantent l'importance, pour intéressants qu'ils puissent être éventuellement, ne relèveraient pas à proprement parler du *réseau* dont Eric Guichard considère qu'il ne fait sens que s'il désigne ce qu'il appelle « *une forme sociale instructive* »<sup>12</sup>. Je ferai donc mienne la proposition d'Eric Guichard, et au lieu de parler à tout-va de *réseaux sociaux*, en réserver l'usage aux liens réguliers, paritaires ou hiérarchiques, qui inscrivent les individus dans un univers commun, et construisent des liens qui à la fois contraignent et en même temps auxquels chacun apporte sa contribution. Mais tel n'est pas l'usage courant qui est fait de la formule *réseaux sociaux*, qui désigne la plupart du temps et très confusément l'Internet dans tout ce qu'il a de purement commercial.

Pour présenter Internet, j'aurai simplement recours à la définition qu'en donne un dossier déjà ancien de *La Documentation Française* : « *Internet est un ensemble de réseaux informatiques privés et publics interconnectés grâce à un protocole de communication commun. Son principe a été conçu par les milieux américains de la défense et de la recherche, à la fin des années 1960, puis il s'est progressivement généralisé au domaine civil et commercial. Limité à un millier environ en 1985, le nombre d'utilisateurs d'Internet est passé à plus de 2 millions en 1994 et à près de 1,250 milliard en 2007.* »<sup>13</sup> Une précision : il y avait 3 milliards d'utilisateurs d'Internet fin 2014 !

Bien que l'historique du réseau ne se réduise pas à Internet, c'est tout de même ce « réseau des réseaux » qui constitue le « nouveau média » par excellence et symbolise à lui seul la pénétration massive et soudaine des technologies de l'information et de la communication (TIC) dans nos sociétés. Pour les non-initiés, TIC ne concerne pas la nouvelle de Maupassant qui porte ce titre, non plus qu'un mouvement compulsif brusque et inapproprié (encore que...), mais, outre Internet, l'ensemble des techniques de l'informatique, de l'audiovisuel, des multimédias, et des télécommunications qui permettent aux utilisateurs de communiquer, d'accéder aux sources d'information, de stocker, de manipuler, de produire et de transmettre l'information sous toutes les formes : texte, musique, son, image, vidéo et interface graphique interactive (IHM, précisément Interface Homme-Machine). C'est ainsi, par exemple qu'Isabelle Barrière et Dominique Gella mettent à la disposition des enseignants un ouvrage intitulé Les

---

<sup>12</sup> Eric Guichard : *Odyssée Internet. Enjeux sociaux*. 201 p. Presses Universitaires du Québec, 2005. Consulter également la conférence d'Eric Guichard à l'ENS-Ulm en juin 2012 <http://barthes.enssib.fr/articles/Guichard-Reseaux-sociaux.html>

<sup>13</sup> Dossier *La Documentation Française : Historique du réseau* <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/d000512-internet-dans-le-monde/historique-du-reseau>

*TIC, des outils pour la classe*<sup>14</sup>, ou que Cindy Felio et Loïc Lerouge consacrent une enquête sur les risques psychosociaux au travail à l'intention des cadres dont les conditions de travail se trouvent radicalement transformées par le recours aux outils informatiques<sup>15</sup>. Sans anticiper sur *les périls* qui feront l'objet de notre prochaine rencontre, les utilisateurs d'Internet évoluent dans ce qu'on appelle actuellement le Web.02, formule qui désigne le deuxième âge d'Internet, dont Laurence Allard, maître de conférences à l'Université de Lille, nous résume pour la très intéressante revue *Médiamorphoses* les caractéristiques qui donnent une idée des enjeux sociaux et culturels du réseau : « *Ecrire, commenter, copier-coller, mixer, publier, partager ou échanger des photos, vidéos, liens et tags*<sup>16</sup>, *sur des sites de présentation de soi et de ses univers relationnels* »<sup>17</sup>.

D'où les problèmes nouveaux que pose à nos sociétés actuelles les usages massifs des réseaux, dont les conséquences sur les contenus du travail, sur les identités professionnelles et sur les modes de collaboration s'accompagnent de problèmes qui interrogent nos sociétés contemporaines, dont les aléas qui nous sont le plus familiers se retrouvent au quotidien à propos du smartphone qui se manifeste trop souvent, de l'e-mail tant attendu, ou du texto si énigmatique...

Contrairement à une impression encore trop répandue, les réseaux sociaux numériques ne sont plus l'apanage des jeunes et des adeptes des nouvelles technologies, mais concernent désormais toutes les générations. Nous consacrerons la prochaine rencontre à en inventorier les périls de l'usage des réseaux, mais, que nous soyons des adeptes béats des réseaux sociaux irrités par le cynisme des réactionnaires ou des sceptiques en matière de nouvelles technologies, la question de l'appropriation des TIC est devenue primordiale. Car la première difficulté, avant de se forger une opinion, c'est de tâcher d'y voir un peu clair dans la nébuleuse des médias sociaux comme *Facebook, MySpace, Twitter, YouTube, Copains d'avant, Viadeo*, sans oublier les conversations visiophoniques comme Skype, dont l'usage n'est jamais anodin, ainsi que nous en avertit Eric Lacroix dans un court essai à destination du grand public intitulé *Les réseaux sociaux sont-ils nos amis ?*<sup>18</sup>

Le bilan esquissé par Jean Rognetta nous permet de mesurer à quel point l'adoption des nouvelles technologies a bouleversé non seulement notre vie quotidienne, mais globalement l'ensemble du monde, démocraties et dictatures, comme l'indique le rôle des médias sociaux dans les mouvements de libération

---

<sup>14</sup> Isabelle Barrière et Frédéric Gella : *Les TIC, des outils pour la classe*. 110 p. PUG, 2011.

<sup>15</sup> Cindy Felio et Loïc Lerouge : *Les cadres face aux TIC*. 292 p., L'Harmattan, 2015.

<sup>16</sup> En informatique, les *tags* (en français *onglets* ou *étiquettes*) sont des mots-clés créés librement par les internautes pour définir, classer puis rechercher des documents, des favoris, des images. Un *nuage de tags* (*tag cloud*) est un groupement de mots-clés permettant de présenter les mots les plus utilisés dans un texte.

<sup>17</sup> Laurence Allard, Revue *MediaMorphoses* n° 21, septembre 2007, Armand Colin/INA.

<sup>18</sup> Eric Delcroix, Julie Denouël, Serge Proulx : *Les réseaux sociaux sont-ils nos amis ?* 128 p. Le Muscadier, 2012.

et dans les régimes d'oppression, et modifient ici les conditions de la paix et là conditions de la guerre<sup>19</sup>. Cela parce que le champ politique s'est à son tour emparé de la révolution numérique. Au point que, comme y insiste encore Jean Rognetta, la révolution numérique apporte peut-être autant de changements pour les États et les sociétés civiles que l'avènement de l'agriculture aux alentours du IXe millénaire avant l'ère chrétienne ! Je suivrai volontiers l'admirable leçon de Jared Diamond qui montre que la disparition des sociétés n'est jamais fatale, mais dépend des réponses qu'elle est en mesure d'apporter, à partir des valeurs qu'elle défend, aux problèmes qu'elle rencontre<sup>20</sup>.

Rien n'est joué, en somme, mais nous devons nous préoccuper de ce que les usages du numérique contribuent déjà à affecter les comportements des utilisateurs au point de provoquer des changements de comportements individuels et collectifs dont il convient d'évaluer la nature. Par exemple, les études consacrées par Marie-Pierre Fourquet-Courbet à ce qu'on appelle les *serious games*, « jeux sérieux » basés sur des logiciels qui combinent une intention sérieuse tant de type pédagogique qu'informatif ou communicationnelle avec des ressorts ludiques, permettent d'évaluer les changements comportementaux des joueurs.<sup>21</sup> Des sociologues et des psychologues observent avec attention les changements comportementaux induits tant par les réunions à distance sur la base des outils numériques – visioconférences, messagerie instantanée, que par les usages avancés du téléphone mobile. Tant s'est diversifié le paysage des communications numériques.

Chacun d'entre nous a commencé à mesurer à quel point le développement récent des réseaux mobiles à haut débit et des services mobiles multimédia ont commencé à transformer notre vie de tous les jours. Il est bien évident que les contenus sons, images, musiques, films, télévision, information, jeux vidéo, visiophonie, etc, comportent des enjeux sociaux, économiques et juridiques autant que techniques.

Bien entendu, les études dont nous entendons le plus souvent parler, et qui sont généralement optimistes,

sont commanditées par le marketing, donc par le profit commercial. Ce qui est certain, c'est que pour *comprendre* (selon l'injonction de Spinoza !) les usages du numériques, il nous est nécessaire de dépasser les approches classiques. En matière de civilisation numérique, nous en sommes peut-être au stade de l'apprentissage, notamment en ce qui concerne ce que des observateurs appellent « *les nouvelles formes de collectif* ». Les moins « pratiquants » d'entre nous savent combien l'usage d'Internet contribue à substituer à la sociabilité réelle une sociabilité virtuelle, c'est-à-dire des échanges qui ne seraient pas ceux des individus en chair et en os, mais ceux de leurs avatars numériques. L'usage des réseaux inaugurerait ainsi des échanges qui auraient perdu toute inscription dans un environnement

---

<sup>19</sup> Jean Rognetta, Frédéric Tardy, Julie Jammot : *La république des réseaux. Périls et promesses de la révolution numérique*. 324 p., Fayard, 2012.

<sup>20</sup> Jared Diamond : *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition* (2005). 896 p., Folio essais, 2009.

<sup>21</sup> Marie-Pierre Fourquet-Courbet, in Revue Réseaux n° 194, pp. 199-228: *Les serious games, dispositifs de communication persuasive*.

social. Il est bien évident, ainsi qu'en témoigne le groupe de chercheurs qui ont réalisé un ensemble d'études pour la revue *Réseaux*, que le virtuel ne remplace pas le réel<sup>22</sup>. Mais ce qui est prometteur, c'est qu'Internet, comme média relationnel, peut peut-être permettre de construire des liens sociaux nouveaux, et par là de mettre en place des formes nouvelles de collectif, ou d'organiser différemment les liens entre les individus et les groupes. Quel est le degré de réalité de ces amitiés virtuelles, quelle consistance peut avoir une communauté numérique ? Comme je tenterai de l'établir lors de notre troisième rencontre consacrée à la démocratie, il n'est pas impossible qu'Internet nous procure de nouvelles ressources pour coopérer, pour mener des actions collectives d'un type nouveau, qu'il s'agisse de relations amicales, d'activités amateurs, d'activités professionnelles, ou de vie politique.

En matière de numérique, et étant donné l'ampleur de ce qui constitue une révolution, non pas seulement technique, mais culturelle, il est, j'y insiste, beaucoup trop tôt pour que nous puissions nous autoriser à conclure (souvenons-nous de Flaubert : « *La bêtise consiste à vouloir conclure* » !).

En revanche, nous avons à être attentifs et vigilants. Par exemple pour ce qui constitue une métamorphose profonde de la préservation de l'intimité et de la protection de la vie privée. Le développement des réseaux sociaux à l'échelle mondiale et les traces que nous, internautes, laissons volontairement ou non sur le Net modifient profondément l'approche traditionnelle de la société de surveillance. Nous ne sommes plus seulement confrontés à un Etat susceptible d'accumuler des données et de croiser des fichiers, mais à un Réseau globalisé, le Léviathan que j'évoquais au début de cette conférence, transportant les dizaines de milliards d'informations émanant d'individus à l'occasion de transactions et de services. Il n'est pas rare, par exemple, qu'au quotidien l'exposition de soi et la divulgation à grande échelle de données parfois sensibles conduisent notamment à des interférences préjudiciables entre la vie privée et la vie professionnelle.

Je ne voudrais pas clore ce parcours des enjeux culturels portés par la révolution numérique sans en aborder les conséquences pour l'exercice de la politique et du journalisme. En premier lieu, il apparaît que le travail politique a dû prendre en compte la constitution des médias à l'ère du numérique, comme il l'avait fait avec l'apparition de la radio, puis de la télédiffusion, ce que les anglo-saxons appelle la *media-driven politics*. Il apparaît que tant l'action des institutions internationales que le travail gouvernemental ou parlementaire et celui des élus locaux sont en passe de changer leur manière de faire. Qu'il s'agisse en l'occurrence d'une campagne électorale ou d'un mouvement de grève, qu'il s'agisse d'un débat d'idées à l'intérieur d'un parti ou de ce que l'on appelait naguère une « tribune de presse » (aujourd'hui *communication*), les nouveaux médias ont déjà profondément transformé la manière de faire de la politique. Je dirai que ce que Max Weber a appelé dans les années 20 « *le métier d'homme politique* »

---

<sup>22</sup> Revue *Réseaux* n°164 Les nouvelles formes de collectifs <http://revue-reseaux.univ-paris-est.fr/fr/numeros-precedents/document-1072.htm> |



oblige à maîtriser l'accès aux médias à travers ce que les anglo-saxons appelle le *media-training*, à savoir l'apprentissage de la maîtrise du comportement face aux médias, tels le maintien et les réactions face aux caméras, ainsi que le mode de réaction face aux questions des journalistes en fonction de la nature de l'émission. Autrement dit, la vie politique est aujourd'hui conditionnée par les capacités stratégiques des politiques face aux médias dans leur diversité. Il était devenu impératif de « savoir passer à la télé » (comme on disait alors). Désormais, le rôle d'internet est devenu primordial dans les campagnes politiques : sites, blogs, mondes virtuels et réseaux sociaux tendent à devenir des lieux de mobilisation et de débat incontournables. Une équipe diligentée par Fabienne Greffet, maître de conférence à Nancy, nous explique à quel degré non seulement les « vitrines » des partis politique se composent et se recomposent de plus en plus sur le Web, mais aussi à quel point, au-delà des stratégies de communication proprement dites, de nouvelles modalités d'engagement et de communication se modulent à partir des forums de discussion et d'expression qui donnent la parole aux citoyens. Ce n'est pas d'ailleurs sans nous donner souvent le sentiment d'une cacophonie ! Néanmoins l'outil numérique peut avoir des vertus en politique, notamment pour ce qui est de la réduction des distances géographiques et la participation directe au débat.<sup>23</sup>

J'ai parlé du « métier d'homme politique », mais le « métier de journaliste » se modifie lui aussi considérablement depuis l'apparition des sites web de journaux imprimés depuis le milieu des années 1990 (par exemple *leparisien.fr*, *lemonde.fr*, *rue89.com*, *Mediapart*, etc.). Pour le monde de la presse, Internet est devenu incontournable au point que celle-ci vit depuis une quinzaine d'années dans un état de crise permanent. Constamment les journalistes s'interrogent sur la manière d'utiliser les nouveaux outils numériques, avec une donnée tout à fait nouvelle, à savoir que désormais les internautes se mêlent eux-mêmes de la production de l'information. A l'heure actuelle, la télévision et l'imprimé résistent encore un peu à la concurrence de la presse en ligne, mais pour combien de temps ? Avec cette grande interrogation : l'information sera-telle modifiée lorsqu'elle sera devenue l'exclusivité des sites web dominés en outre par des géants comme Google news ? Dans son essai consacré à *La Fin des journaux et l'avenir de l'information*, Bernard Poulet dresse un état des lieux alarmant de la montée en puissance d'Internet avec pour conséquence une augmentation de la désaffection du public jeune pour l'écrit et une addiction croissante pour la culture du tout-gratuit.<sup>24</sup> Nous aurons l'occasion de préciser au mois de mars dans quelle mesure la multiplication des supports numériques peut garantir ou non l'exercice de la citoyenneté face à la constitution de puissants monopoles économiques pour lesquels l'information numérique n'est plus qu'un produit d'appel parmi d'autres.

---

<sup>23</sup> Fabienne Greffet (dir.) : *Continuer la lutte.com. Les partis politiques sur le web*. Presses de Sciences Po, 2011.

<sup>24</sup> Bernard Poulet : *La Fin des journaux et l'avenir de l'information* (2009). Folio actuel.

En somme, la civilisation numérique constitue un tournant dans l'histoire de la culture de masse. Caractéristique de la société contemporaine, la culture de masse se définit en un premier temps par l'hyperconsommation et donc par la domination des processus économiques. Mais au phénomène économique s'ajoute en un second temps l'apparition d'Internet qui fait de l'industrie culturelle l'élément dominant de la société de masse. Cette aliénation première à la consommation que le philosophe Noam Chomsky analysait comme « *fabrique de l'opinion* »<sup>25</sup> se double, avec la numérisation, d'une aliénation technique. Nous aurons l'occasion, le mois prochain de nous interroger de manière plus précise sur le périls encourus. Mais ce qu'il importe de remarquer pour l'instant, c'est que cette « *fabrique de l'opinion* » analysée par Chomsky à propos de la politique économique des médias américain n'est plus seulement la manifestation de la domination sociale d'une classe économique, mais s'impose à la totalité des consommateurs. La domination de l'industrie culturelle à travers la numérisation n'est plus l'apanage (ou le problème) d'une classe exploitée, mais devient un problème affectant l'ensemble de la société.

Je voudrais insister, pour terminer cette mise en place des enjeux culturels, souligner à quel point Internet bouleverse la production, la conservation et l'accès à l'information, au savoir et à la culture à travers la multiplication des bibliothèques numériques, également appelées bibliothèques électroniques ou bibliothèques virtuelles. Le développement considérable qu'a connu internet a conduit à une croissance exponentielle du nombre d'internautes mais également du nombre de documents mis en ligne. Estimé à quelques centaines de milliers de textes accessibles au début du web, en 1993, il se chiffre à l'heure actuelle par dizaines de milliards. Et le mouvement ne cesse de s'amplifier, de plus en plus d'internautes consultant directement, gratuitement et à distance les documents sous forme électronique. Les ressources consultées peuvent être des documents initialement produits dans un format numérique ou ayant suivi un processus de numérisation, il s'agit alors de copies numériques de documents physiques. La première bibliothèque numérique est due à une initiative de Michael Hart, étudiant à l'Université de l'Illinois qui, en juillet 1971, envisage de diffuser gratuitement sous forme électronique les œuvres littéraires du domaine public, à travers ce qui fut appelé le *Projet Gutenberg*. Autre exemple, la Bibliothèque nationale de France (BNF) a inauguré en 1997, *Gallica*, bibliothèque numérique à vocation patrimoniale et encyclopédique, couvrant de nombreuses disciplines (histoire, littérature, sciences, philosophie, droit, économie, sciences politiques). Avec des dizaines de millions de pages numérisées depuis lors, Gallica constitue l'une des premières et des plus importantes bibliothèques numériques accessibles gratuitement sur internet. L'état des lieux serait trop incomplet si je ne mentionnais pas ce qu'on appelle le *Projet Google Book Search*, inauguré en 2004 par la société à l'origine du moteur de recherche Google. Initialement appelé *Google Print*, le programme lance la numérisation d'ouvrages d'éditeurs commerciaux avec lesquels ont été signés des accords, mettant en outre en ligne des extraits

---

<sup>25</sup> Noam Chomsky (né en 1928): *La fabrique de l'opinion publique – La politique économique des médias américains*. 330 p., Le Serpent à plumes, 2003.

d'ouvrages de façon à en assurer la promotion en vue de leur vente en ligne. Depuis 2004 Google a engagé la numérisation à grande échelle des collections des grandes bibliothèques publiques anglo-saxonnes partenaires de l'opération (notamment celle de la bibliothèque publique de New York et celles des Universités de Harvard, Stanford, du Michigan aux Etats-Unis et d'Oxford en Grande-Bretagne). Chaque bibliothèque dispose d'une version numérique des ouvrages, et Google en donne également l'accès de son côté. Un projet de bibliothèque qui prévoit la numérisation de dizaines de millions de livres au cours des prochaines années.

Il est aisé de percevoir les avantages considérables présentées par de telles bibliothèques numériques, outils de démocratisation de la culture mis à la portée de tous à distance et gratuitement, avec en outre l'avantage considérable de conserver numériquement un immense patrimoine culturel mondial, même si nous ne devons pas trop nous faire d'illusions, en l'état actuel des choses, sur la fragilité des supports numériques à durée de vie restreinte. La numérisation pose également des problèmes de droits d'auteur, les bibliothèques numériques n'ayant le droit de diffuser à titre gratuit qu'uniquement les documents tombés dans le domaine public. Analysant dans *Le Monde* du 12 Septembre 2009 le Projet Google Books Search Emmanuel Hoog, alors PDG de l'Institut National de l'Audiovisuel, manifestait un certain désarroi à l'égard de ce qu'il appelait « le pacte faustien », désarroi dont témoigne cette phrase : « *Google n'est pas une ONG œuvrant pour le bien de l'humanité* »<sup>26</sup>. Le débat est ouvert...

La formule de « pacte faustien » employée par Emmanuel Hoog nous vaut comme un avertissement et une invitation à la prudence, car il convient de bien apprécier les finalités multiples et les stratégies complexes à l'œuvre au cœur de la civilisation numérique. J'ai présenté mon propos comme une *réflexion sur la civilisation numérique*, mais il ne faut pas que la civilisation vende son âme au diable. Nous commencerons par examiner ce que je formulerai comme *les périls mémoriels*, et je proposerai une réflexion sur l'utopie d'une démocratie (re)construite avec du numérique, donnée technique indépassable de notre époque.

---

<sup>26</sup> Emmanuel Hoog : *Google, menace ou chance pour la culture ?* Le Monde Horizons Débats, Samedi 121 septembre, 2009.